

Renaud Camus

Roman Roi

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

L'été du désastre fut le plus beau, parmi tous ceux dont le pays se souvint, à perte de mémoire. La mort poussait, le long des routes du Nord, ses chars entre des arbres au feuillage immense, lourd, somptueux parmi les blés qui appelaient précocement, de leur imprudente richesse, les moissons. Elle jetait ses avions dans un ciel depuis des semaines oublieux du moindre nuage, et les éclats de ses bombes, ou bien les fumées de ses incendies, étaient seuls à troubler, si peu, vers les franges, l'indifférent azur. Et lorsque ses régiments casqués entraient dans les villes, au pas cadencé, les soldats vainqueurs se demandaient si les rues désertes, les places vides et tous les volets clos disaient l'humiliation des habitants, leur douleur, leur mépris, leur haine, ou seulement l'écrasante chaleur.

Au cours de la matinée du 10 juillet 1940, dans le Sud, là où la grande et fertile plaine voldave cède brusquement à l'élan de la puissante chaîne alarique, les paysans, dans les champs, eussent-ils consenti à interrompre un

moment leurs travaux, auraient pu observer un singulier spectacle. Certains, les plus jeunes, d'ailleurs ne s'en priaient pas : torses nus, appuyés de leurs avant-bras croisés sur leurs immenses faux retournées, ils regardaient du côté de la montagne. Ainsi faisaient les petites filles à nattes, en jupe brodée et chemisier aux manches bouffantes, qui avaient accompagné leurs pères ou leurs frères aînés et qui l'instant d'avant dansaient en ronde au son du rebuk, se tenant par un doigt, bras levés sous les peupliers. Une main au-dessus des yeux, ils considéraient avec surprise, sans doute, et quelques autres sentiments mêlés, peut-être, l'interminable théorie de grosses limousines noires, brillantes, s'élevant en lacets, d'un virage l'autre, sur les pentes abruptes du mont Varion, en direction du château de Recik.

La silhouette formidable de Recik est dans tous les esprits. Autant et plus que le pont Royal, à Back, et que l'ample costume aux sept tabliers, au boléro rouge rehaussé de fils d'or, au fichu bariolé des paysannes russènes ou vol-daves, elle a fini par représenter, pour toute l'Europe, l'image même de la Caronie. C'est Recik que montrent le plus fréquemment, depuis le début du siècle, sur les quais des gares d'Italie, de France ou d'Angleterre, les affiches invitant les touristes à visiter le pays. Et c'est Recik que voient d'emblée le Piémontais, le Périgourdin ou le Gallois sans passeport, lorsqu'ils pensent à l'Europe orientale. Chacun connaît, par ses rêves et par ses attentes, l'abrupte assise de sapins noirs et de vertigineux rochers, les gigantesques contreforts de l'éperon en terrasse, les successives barbacanes crénelées, les interminables bâtiments blancs aux mille fenêtres géminées, les balcons, les toits d'ardoise, très en pente, les gargouilles saillantes, les mâchicoulis, les

échauguettes, l'énorme donjon et les dix-sept tourelles rondes couronnées de girouettes et d'étendards dorés, sauf la plus haute, celle qui porte la statue fameuse de l'archange Gabriel : tout cela se détachant sur la grande barrière du cirque alarique, enneigé neuf mois par an.

À l'aube du 25 mars 939, jour de la fête de l'Annonciation, le petit-fils de Michel le Velu, Gabriel l'Inconscient, troisième grand-voïvode chrétien des Baces, *conducator* des Voldaves et ksar des Russènes, voyait lui apparaître, dans son camp de Recik, au pied du mont Varion, sur la Tarve, là où débouche vers la plaine le défilé des Portes d'Enfer, son saint patron l'Archange Gabriel, qui lui annonçait une grande victoire et lui remettait, en gage de sa promesse, un arc noir. À la tombée du jour, l'Inconscient avait mis en déroute Pierre I^{er}, ou Petar, tsar des Bulgares, fils et successeur de Siméon le Grand. Ce succès inespéré sur une armée depuis un demi-siècle invincible dans le Balkan, et qui avait tant fait trembler Byzance que l'empereur Romain Lécapène, pour s'acheter un peu de tranquillité, avait dû donner à Petar la main de sa petite-fille, la princesse Marie, marquait l'arrêt définitif de l'expansion bougre vers l'Europe centrale. Un mois plus tard, dans la basilique Saint-Hilarion de Dara, Gabriel déposait sur l'autel l'arc noir, qui serait le symbole sacré de l'autorité de ses successeurs, recevait de saint Césaire la couronne d'opale, et devenait ainsi le premier souverain du premier royaume de Caronie, dont l'existence mouvementée allait durer cinq siècles. Le 25 mars 940, le nouveau roi fondait solennellement, au sommet du mont Varion, le monastère de l'archange Gabriel de Recik.

Dès la fin du xiv^e siècle, le danger turc obligea les princes-évêques de Tlön à établir auprès du couvent une

garnison militaire permanente et à édifier, au-dessus de ses bâtiments, une colossale forteresse chargée d'interdire à tout envahisseur l'issue des défilés.

En 1434, année sinistre de l'histoire de la Caronie, le roi Roman I^{er}, âgé de dix-neuf ans, fut défait par les Ottomans sur les lieux mêmes où avait triomphé son lointain ancêtre Gabriel l'Inconscient. Néanmoins, la tradition caronienne, non sans artifice, appelle Servak, d'après un moulin sur la Tarve, cette seconde et fatale bataille, afin que le nom étincelant de Recik ne soit pas terni pas son triste souvenir.

On retrouva sur le terrain, parmi des milliers de morts, près de l'armure et des insignes de commandement du jeune monarque, qui s'était magnifiquement battu, l'arc fameux, ou bien l'une des répliques qui peut-être lui avait été substituées au cours des siècles, et la dépouille de Rodolphe le Noir, le compagnon favori du souverain, mais non pas le corps de celui-ci. De là viennent les légendes innombrables de sa survie et de son retour promis : le « romanisme » a soutenu à travers les âges l'espoir de tout un peuple opprimé et il a fécondé l'ensemble de sa littérature, écrite et orale.

Les Ottomans massacrèrent les derniers moines et ils établirent dans le château leurs propres soldats, qui devaient y rester plus de quatre siècles, jusqu'à l'indépendance. Ils convertirent en mosquée le sanctuaire de l'Archange. Mais ils tolérèrent la présence ininterrompue de la famille du dernier gouverneur voldave, Ottokar Cernik, seigneur des marches de la Tarve, baron de Recik et frère de l'évêque de Tlön. Quinze générations de Cernik donnèrent à la Porte des Grands-Traducteurs, des ambassadeurs en pays chrétiens, des fermiers d'impôts et même des administrateurs en de lointaines terres musulmanes. Quelques cadets se

convertirent à l'islam, sans que personne ne crût trop à leur sincérité, ni même ne l'exigeât : c'était le temps seulement de remplir certaines charges. Il reste que les princes de cette maison, dans la longue nuit de l'occupation étrangère, conservèrent précieusement la statue de saint Gabriel, firent flotter toujours leur pavillon sur le donjon de Recik et maintinrent ainsi, vaille que vaille, une présence chrétienne au-dessus de la plaine voldave. De 1688 à 1849 sept d'entre eux furent nommés hospodars par les Turcs et portèrent donc le titre de prince de Voldavie : aucun toutefois, parmi ceux-ci, ne « régna » plus de quatre ans, et un seul mourut dans son lit.

À partir de 1878, le prince Paul Cernik, savant érudit, numismate, folkloriste, propriétaire de cent-cinquante mille korvecks de forêts et de nombreux champs pétrolières, entreprit de rétablir toute la splendeur médiévale du château, et peut-être même de l'outrepasser. Il fit reconstruire les enceintes. Il fit relever toutes les tours effondrées et il en bâtit de nouvelles. Il fit replacer sur la plus haute l'image vénérée de l'Archange. Il fit dorer à la feuille tous les oriflammes et jusqu'aux gouttières. Les travaux étaient à peine achevés lors de l'entrée de la Caronie dans la guerre mondiale, en 1916. Mais le grand poème de pierre blanche, d'or et d'ardoise sur fond de sapins et de neiges était devenu le symbole architectural le plus largement reconnu de la vieille nation renaissante.

Un peu avant midi se produisit sur la route un vif mouvement. Il convainquit les curieux d'exciter l'attention des indifférents. Et de fait, cette fois-ci, tout le monde se mit à regarder.